

LA GUÉRISON DU LÉPREUX.

Comme Jésus était dans une des villes de la Galilée, voici, un homme couvert de lèpre, le voyant, se prosterna sur sa face et lui dit : Seigneur ! si tu le veux, tu peux me rendre net. Jésus étendant la main le toucha et dit : je le veux, sois net ! et incontinent la lèpre le quitta. Jésus lui recommanda de ne le dire à personne ; « mais va, » ajouta-t-il, « montre-toi au souverain sacrificateur, et offre pour ta purification ce que Moïse a prescrit, afin que cela leur serve de témoignage. »

Luc, V, 12 à 14.

La maladie de la lèpre avait été choisie de Dieu, entre tous les désordres physiques, pour représenter la grande maladie de l'âme, le péché. Aucune maladie, en effet, ne saurait mieux que la lèpre symboliser le péché, soit que nous la considérons dans ses caractères naturels, ou dans les prescriptions dont elle a été l'objet de la part du législateur.

La lèpre est semblable au péché dans son origine et dans ses progrès. Elle commence par une tache légère, qui ne cause d'abord aucune douleur, mais

qui grandit peu à peu en dépit de tous les efforts pour combattre le mal, et qui finit par envahir le corps tout entier. N'est-ce pas là une image fidèle du commencement et des progrès du mal moral ? Quelle a été l'origine de tous les péchés, de tous les crimes qui couvrent la terre ? ce fut le désir, d'abord vague et faible, qui naquit dans le cœur d'Eve, de porter les yeux sur le fruit défendu ; elle ne songeait pas d'abord à en manger, elle ne voulait pas violer la défense de Dieu, elle se contenterait, pensait-elle, d'un regard : mais ce regard alluma dans son cœur l'étincelle de la convoitise ; il la livra aux suggestions du malin esprit ; il devint la pente fatale de la transgression, d'abord pour Eve, puis pour Adam et pour tous les hommes ; il fut la source empoisonnée d'où a coulé sur la terre entière l'océan du péché. Il en est toujours ainsi des progrès du mal ; ce qui est arrivé pour l'humanité se reproduit chaque jour pour les individus ; tout dépend d'un petit commencement qui semble d'abord de nulle importance. Un premier mensonge, un premier acte d'intempérance, une première lecture d'un mauvais livre, un premier regard porté sur un objet de convoitise, telle est l'origine de bien des vies souillées ou criminelles.

La lèpre est encore semblable au péché dans les effets qu'elle produit sur le corps humain. Quelque répugnance que j'éprouve à retracer, même en abrégé, le tableau des effets de cette horrible maladie, il est bon d'en avoir une idée ; car ce tableau est salutaire

par ses applications morales. La peau, semée graduellement de taches rouges et noires, se durcit, se ride et se crevasse avec d'insupportables démangeaisons ; les extrémités s'enflent, le visage se déforme, la bouche exhale une odeur fétide, le nez, les oreilles, les jointures des pieds et des mains sont rongées d'ulcères, les ligaments se détruisent, et les membres tombent l'un après l'autre jusqu'à ce que, parvenu au dernier degré de la décomposition humaine, le malheureux termine dans la souffrance des jours passés dans la stupeur ou dans l'angoisse. C'est ainsi que le péché en tuant notre âme la défigure, et la rend hideuse devant Dieu. Si nous pouvions voir le pécheur tel qu'il est, si nous pouvions nous voir nous-mêmes comme nous voit celui « dont les yeux sont une flamme de feu ; » si nous pouvions plonger nos regards dans ces laideurs morales que recouvre parfois une enveloppe si séduisante et si belle, nous reculerions d'horreur et d'effroi.

La lèpre est encore semblable au péché dans la manière dont elle se transmet, soit par le contact, soit par l'hérédité. Les malheureux qui sont atteints de cette affreuse maladie la communiquent, avec une facilité effrayante, à ceux qui habitent avec eux ; les parents la transmettent à leurs enfants de génération en génération. Ainsi l'exemple du péché communique et multiplie le péché ; ainsi « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. » La contagion du mal physique n'est rien, comme puissance et comme danger, auprès de la contagion du mal moral.

Ainsi encore notre premier père a transmis à tous ses descendants le germe de souillure qui était en lui. « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort; et la mort a passé sur tous les hommes, parce que tous ont péché » ¹.

La lèpre est encore semblable au péché dans ses résultats ecclésiastiques et civils. Le lépreux était réputé souillé; sa maladie le séparait du peuple de Dieu; pendant le voyage du désert il était banni hors du camp; dans le pays de Canaan il était relégué dans une demeure spéciale qu'on appelait « maison de souillure; » quand il paraissait en public, il devait avoir la tête nue et la bouche couverte, porter des vêtements déchirés, et crier dès qu'il voyait approcher quelqu'un : « souillé ! souillé ! » Ainsi le péché souille notre âme et nous sépare de Dieu; il nous bannit de la société des anges; il creuse entre la terre et le ciel un abîme dont nous ne pouvons mesurer l'étendue ni la profondeur.

Enfin la lèpre est semblable au péché dans les moyens qui étaient employés pour la guérir, ou plutôt pour en constater la guérison. Ces moyens n'étaient pas du ressort de la médecine, ils consistaient uniquement dans certains rites religieux. Par elle-même la lèpre était incurable; Dieu seul, par un miracle, pouvait guérir le lépreux, ou plutôt le purifier : car c'est toujours ce terme qui est employé dans l'Écriture, et jamais celui de guérison,

¹ Rom, V, 42.

lorsqu'il est question de la lèpre : elle était considérée comme une souillure plus encore que comme une maladie. Ce n'était pas au médecin que le lépreux s'adressait, lorsqu'il avait lieu de se croire guéri, pour obtenir le droit de rentrer dans la société du peuple de Dieu : c'était au souverain sacrificateur. Celui-ci prenait alors deux passereaux dont l'un était immolé, et dont l'autre était mis en liberté après avoir été baigné dans le sang du premier : double image de Jésus-Christ mort et de Jésus-Christ ressuscité. De plus, le sacrificateur trempait une branche d'hysope dans le sang du passereau mis à mort, et en faisait aspersion par sept fois sur le lépreux pour le purifier. David fait allusion à cette prescription de la loi lorsqu'il dit au psaume cinquante et unième : « purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai net ; » c'est-à-dire : « lave mon âme dans le sang de ce sacrifice qui purifie de tout péché, et dont l'immolation des victimes lévites n'est qu'une image imparfaite et grossière » ¹.

Ainsi, à tous les points de vue, la lèpre, cette maladie exceptionnelle, représentait avec une justesse frappante le mal moral. Telle était la triste condition de ce malheureux dont il est parlé dans notre texte, et qui eut le bonheur de rencontrer Jésus.

« Comme il était dans une des villes de la Galilée,

¹ Ps LI, 7, 16.

voici, un homme couvert de lèpre, le voyant, se prosterna sur sa face et lui dit : Seigneur ! si tu le veux, tu peux me rendre net. » Quelle joie dut éprouver, à la vue du sauveur, ce pauvre lépreux, banni de la société de ses semblables, condamné à une vie de souffrances que devait terminer une mort cruelle ! Il est évident que cet homme avait une confiance entière dans la toute-puissance de Christ ; il voyait en lui tout à la fois un sacrificateur, auquel il appartenait selon la loi de purifier le lépreux, et le maître souverain de la nature, celui qui tient dans ses mains la vie et la mort. S'il n'eût vu en Jésus qu'un simple homme, fût-ce un prophète, il n'eût pas osé s'approcher de lui ; la loi de Moïse le lui défendait : mais il a compris que celui qui est devant ses yeux est le maître même de la loi, et il oublie toutes les prescriptions lévitiques, il les foule aux pieds pour courir à Jésus. C'est ainsi que nous devons nous-mêmes fouler aux pieds tous les obstacles pour aller à Christ. Comme cet homme ne craignit pas de s'approcher de lui tout couvert de lèpre, pour chercher la guérison, ainsi nous ne devons pas craindre d'aller à lui tout couverts de nos péchés, pour chercher le pardon et la délivrance. On rencontre souvent des personnes qui disent qu'elles ne peuvent pas s'approcher de Christ avec confiance, parce qu'elles en sont trop indignes. C'est là, non-seulement un manque de foi, mais un manque de raison ; un tel langage se contredit dans les termes. C'est précisément parce que vous êtes indignes que vous pouvez, que vous

devez aller au Sauveur, c'est en qualité de pécheur qu'il vous appelle à lui. Vous n'avez rien compris à la gratuité de l'évangile, aussi longtemps que vous n'êtes pas persuadé, d'un côté que vous êtes le premier des pécheurs, de l'autre qu'il vous suffit d'approcher de Christ par la foi, pour que tous vos péchés soient effacés à l'instant même par la vertu de son sacrifice. Ce que je dis de la foi en Christ dans un sens général, s'applique en particulier à la sainte Cène. Ne dites pas que vous êtes trop indigne pour vous approcher de la table sainte : ce sont les pécheurs qui sont invités à ce festin béni ; Jésus vous y convie avec tous vos péchés, à la seule condition que vous en ayez une vraie repentance, et qu'il y ait dans votre cœur un désir sincère d'en être délivré.

Ce pauvre lépreux se prosterna la face contre terre, et ne dit que ces seuls mots : « Seigneur ! si tu le veux, tu peux me rendre net. » Touchante prière, qui a tout dit en deux mots. Il y a là tout à la fois une profonde humilité, et une confiance absolue dans la puissance de Christ, en même temps que dans sa bonté. Cet homme se présente comme n'ayant aucun titre à la compassion du sauveur ; il n'a rien à faire valoir pour s'adresser à lui que sa misère même ; et pourtant il est tellement assuré de cette compassion divine, qu'il juge superflu d'y faire appel et de chercher à l'émouvoir : il se contente d'exposer le fait : « je suis perdu, et tu es le sauveur ; si tu le veux, tu peux me rendre net ! » Ah ! c'est bien ainsi, c'est

avec cette confiance absolue que nous devons nous approcher de Christ, c'est avec cette prière simple et sans phrases que nous devons l'implorer.

Jésus traita les prescriptions lévitiques précisément comme l'avait fait le malheureux qui s'adressait à lui ; il ne se laissa pas un seul instant arrêter par elles, et il n'hésita pas à *toucher* le lépreux. Si la loi défendait au lépreux de s'approcher de Jésus, elle défendait aussi à Jésus de toucher un tel malade. Le seul fait qu'il toucha cet homme, entaché d'une souillure légale, est une preuve éclatante que Christ était plus qu'un homme. S'il eût été un simple homme, il se serait souillé lui-même au contact du lépreux ; mais il était élevé au-dessus de l'humanité autant que le ciel au-dessus de la terre ; c'est pourquoi non-seulement il ne contracta aucune souillure en touchant cet homme, mais il le purifia de sa souillure par cet attouchement. Le soleil qui brille sur nos têtes baigne de ses rayons bienfaisants toutes les souillures de la terre, sans que sa pure lumière en soit altérée. Celui qui est la santé et la vie a pu entrer en contact avec la maladie et la mort sans en être atteint ; celui qui est la sainteté infinie a pu entrer en contact avec le mal moral sans en être souillé lui-même. A ce seul trait, Jésus toucha le lépreux, je reconnais le Dieu tout-puissant et le saint des saints. Mes chers amis, ce Jésus qui toucha le lépreux, et qui le guérit en le touchant, n'a pas cessé d'exister, et il n'a rien perdu de sa vertu toute-puissante. « Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement. »

Nous ne le voyons pas des yeux de la chair, mais pourtant il est vivant; nous ne l'entendons pas matériellement, mais pourtant il marche à notre côté; s'il est au delà des bornes de nos sens, il n'est pas au delà des bornes de nos prières; aujourd'hui, comme aux jours de sa chair, il les entend et il y répond; aujourd'hui comme alors il est puissant pour délivrer, et nos âmes du péché, et nos corps de la maladie. Ne restreignons pas l'efficacité de la prière aux seules bénédictions spirituelles. Jésus lui-même nous enseigne à demander les grâces temporelles en nous faisant dire : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Ne craignons pas de lui exposer librement les désirs de nos cœurs et de lui demander de les satisfaire; si les choses que nous lui demandons sont vraiment bonnes pour nous, et si elles doivent tourner à sa gloire, il nous les donnera — et quel chrétien ne trouvera pas dans son expérience des bénédictions temporelles qui lui ont été accordées en réponse à ses prières? Si au contraire, pour notre vrai bien, le Seigneur nous refuse les choses que nous demandons pour cette vie, il nous donnera du moins de pouvoir dire : « que ta volonté soit faite, et non pas la mienne! »

« Je le veux, sois net! » C'est le langage de la toute-puissance. Quelle différence profonde et significative n'y a-t-il pas entre la manière dont les apôtres opèrent leurs miracles, et celle dont Jésus accomplit les siens! Les apôtres font des miracles au nom de Christ; au boiteux ils disent : « au nom

de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche! » au paralytique : « Enée, Jésus-Christ te guérit : lève-toi! »¹ Mais Jésus fait des miracles en son propre nom, comme tenant dans ses mains souveraines la santé et la maladie, la vie et la mort : « Lazare, sors du sépulcre! » — « Jeune fille, je te le dis, lève-toi! » — « Je le veux, sois net! » — Et incontinent la lèpre le quitta. Il veut, et sa volonté s'accomplit : on reconnaît ici ce même accent souverain qui dit au premier jour du monde : « que la lumière soit! et la lumière fut. » Heureux ceux qui ont appris à connaître comme leur sauveur celui dont la parole est toute-puissante pour créer, pour guérir, pour pardonner et pour purifier!

« Jésus lui recommanda de ne le dire à personne; mais va, ajouta-t-il, et montre-toi au souverain sacrificateur. » Le but de cette recommandation était probablement de déjouer la malveillance bien connue du sacrificateur. Si ce dernier eût appris par le bruit public la guérison du lépreux, il eût pu dans sa haine contre Jésus nier la réalité de la guérison. Mais quand cet homme alla sans rien dire se soumettre à l'examen du prêtre, conformément à la loi, celui-ci, ne connaissant pas l'origine de la guérison, dut nécessairement déclarer que le malade était purifié de sa lèpre; et ainsi la voix d'un ennemi de Jésus allait rendre involontairement témoignage de sa puissance divine. C'est ainsi que tous les miracles de Christ

¹ Actes, III, 6; IX, 34.

défient l'examen de ses ennemis ; en vain les incrédules de tous les temps s'efforcent d'en nier la réalité , tôt ou tard ils seront contraints de les reconnaître et d'en rendre témoignage. Ainsi encore toutes les paroles de Christ défient les attaques de l'incrédulité ; ainsi tous les efforts des sages de ce monde pour saper l'inspiration des Ecritures viendront se briser contre cette parole éternelle, que l'Esprit de Jésus a dictée aux apôtres et aux prophètes. Nos cœurs peuvent bien être attristés pour un temps par les attaques dirigées contre l'autorité des livres saints ; nous ne saurions voir sans douleur cette autorité divine ébranlée de nos jours , non-seulement par les ennemis de Jésus , mais , hélas ! même par des hommes qui s'appellent ses amis et quelquefois ses ministres : toutefois soyons sans crainte : cette parole de Dieu résiste à toutes les épreuves , elle sortira victorieuse de tous les triages d'une science faussement ainsi nommée ; tous ces efforts n'aboutiront qu'à rendre plus clair et plus brillant le sceau de l'inspiration , apposé par le Saint-Esprit sur chaque trait de lettre des Ecritures ¹.

Je voudrais maintenant, mes bien-aimés frères, que chacun de nous s'appliquât à lui-même les leçons qui découlent de cette histoire. Je vais vous dire des choses que vous savez déjà , et que vous avez entendues bien des fois ; mais je ne saurais y revenir trop sou-

¹ Matth., V, 18.

vent, car ces choses-là sont étroitement unies à vos intérêts éternels.

Nous sommes tous consumés par une maladie bien plus redoutable que la lèpre. Esaïe a décrit ce mal universel quand il a dit : « toute tête est dans la douleur, et tout cœur est languissant. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, rien n'est sain : ce n'est que blessures, meurtrissures, plaies pourries qui n'ont jamais été nettoyées ni pansées, et sur lesquelles on n'a point versé de l'huile » ¹. Nous avons été formés dans l'iniquité, nous avons grandi dans le péché, c'est le nom de cette maladie terrible : son résultat naturel et inévitable, c'est la mort. Une contagion plus meurtrière que la peste a fait invasion dans l'humanité : elle est entrée dans toutes les maisons, elle a pénétré dans tous les cœurs, elle a souillé toutes les âmes : si nous ne sommes pas délivrés de ce poison moral, nous n'avons à rien à attendre que la séparation d'avec Dieu et une misère éternelle.

Nul remède humain ne saurait nous délivrer de ce mal universel. L'Israélite dans son temple a connu ce mal, le païen l'a senti aux pieds de ses idoles ; et dès les premiers temps du monde Israélites et païens ont travaillé à se rendre propice, par des sacrifices et des souffrances volontaires, ce Dieu contre lequel leur conscience témoignait qu'ils avaient péché. Mais une telle propitiation n'est pas au pou-

¹ Esaïe, I, 6.

voir de l'homme. « Avec quoi préviendrai-je l'Eternel, » dit un prophète, « et me prosternerai-je devant le Dieu souverain ? le préviendrai-je avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? l'Eternel prendra-t-il plaisir à des milliers de moutons, ou à dix mille torrents d'huile ? donnerai-je mon premier-né pour mon crime, et le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme ?..... » ¹ Tout cela est sans valeur devant Dieu, et ne saurait nous purifier du péché. Aucune cérémonie religieuse, aucun effort moral ne saurait nous purifier ; toutes les larmes de la repentance ne sauraient nous purifier ; toutes les souffrances du martyr ne sauraient nous purifier ; rien de ce que nous pouvons faire, ou donner, ou promettre, ne saurait nous purifier. La tache est trop profonde pour que rien d'humain puisse nous en laver ; le but à poursuivre est trop élevé pour qu'aucun homme puisse y atteindre. « Personne ne sera justifié devant Dieu pour les œuvres de la loi. » ² Pour une telle maladie, comme pour la lèpre, la guérison ne saurait venir que du ciel.

C'est quand nous sommes bien convaincus de cette vérité accablante, mais salutaire ; c'est quand nous nous sentons écrasés sous le fardeau de notre impuissance et de notre misère morale, c'est alors que se fait entendre à notre cœur le doux accent de l'évangile de grâce : « En ces jours-là il y aura une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jé-

¹ Michée, VI, 6, 7. — ² Rom., III, 20.

rusalem, pour laver le péché et pour ôter la souillure.³ Ah ! si nous sommes tous victimes de cette maladie morale dont nul effort de notre part, nulle souffrance, nul sacrifice ne saurait nous délivrer, avec quelle joie n'accueillerons-nous pas cette bienheureuse déclaration : « voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché ; » — il n'est pas dit qu'il *a ôté* autrefois, ni qu'il *ôtera* dans l'avenir, mais qu'il *ôte* actuellement le péché « du monde » — c'est-à-dire que dans ce moment même, à chaque instant de la durée, nos péchés sont enlevés de notre âme, pour être transportés à Celui qui les jette au fond de l'abîme de l'éternel oubli ! Quelle consolation, quelle joie n'apportera pas à quiconque est convaincu de péché cette autre parole de l'Écriture : « le sang de Jésus-Christ son fils nous purifie » — il n'est pas dit qu'il *a purifié* autrefois pour ensuite perdre son efficace, il n'est pas dit qu'il nous *purifiera* un jour, alors que nous en serons dignes, mais qu'il *purifie* maintenant — et de quoi ? non pas de ce péché-ci ou de ce péché-là, non pas des petits péchés — s'il s'en trouve de tels — mais « de tout péché ! »¹ la vertu de ce sang est permanente comme les besoins de l'humanité ; elle est immense comme notre misère ; son efficace est toujours présente ; elle est offerte pour aujourd'hui, pour cet instant même. Appuyez votre espérance éternelle sur cette bienheureuse vérité, que le sang de Jésus purifie de tout péché. Présentez-vous devant

¹ Zach., XIII, 4. — ² Jean, I, 29. ³ Jean, I, 7.

le tribunal de Dieu, et plaidez votre cause en disant au souverain juge ces seuls mots : « je suis un pécheur, mais le sang de Jésus purifie de tout péché. » Autant il est certain que la justice vengeresse de Dieu pèse éternellement sur toute âme d'homme qui n'a point de part dans l'aspersion du sang de l'agneau, autant il est certain que l'amour de Dieu, sa miséricorde et sa paix reposent à jamais sur toute âme qui est arrosée de ce sang précieux. Sans doute il ne s'agit pas ici d'une aspersion matérielle. Les soldats qui clouèrent Jésus sur la croix et qui percèrent son côté d'une lance furent arrosés matériellement de son sang; mais ils n'ont pas été justifiés pour cela. Se placer sous l'aspersion du sang de l'agneau, c'est croire, mais d'une foi vivante et personnelle, au témoignage que Dieu a rendu dans sa parole. C'est lui dire, non pas des lèvres, mais du cœur : « ô mon Dieu ! le péché est en moi, il détruit mon âme, il la précipite vers l'enfer; laissé à moi-même je n'ai devant moi qu'une perdition éternelle. Mais tu m'as dit dans ta parole que Jésus est mort pour tous ceux qui croient, qu'il a souffert la malédiction pour quiconque met en lui sa confiance. Seigneur, je crois ce que tu m'as dit, je crois que le sang de ton fils purifie de tout péché; je crois que partout où se trouve le sang de Jésus ta justice est apaisée et ton amour demeure à jamais. Seigneur ! je te supplie de me donner ta paix, de répandre sur moi ta miséricorde et de me couvrir de ton pardon, non point par aucun motif qui soit en moi ni hors de moi dans le monde

entier, si ce n'est pour ce seul motif que Jésus est mort afin que j'aie la vie, moi pauvre pécheur ! » Si tel est votre langage, mon frère ou ma sœur, si vous dites cela du fond du cœur, ou la bible entière n'est qu'un mensonge, ou vous trouverez le pardon de Dieu et sa paix. Il vous dit lui-même : « cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira, demandez, et il vous sera donné. » L'évangile, mes chers amis, est une bonne nouvelle, qui n'est point pour demain, mais pour aujourd'hui. Et cette bonne nouvelle, que nous ne saurions trop répéter, la voici : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son fils. L'agneau de Dieu ôte le péché du monde. Le sang de Christ purifie de tout péché. » J'ai la conviction intime que tout homme sans exception qui croit cela, et qui prie avec ces promesses de Dieu dans son cœur, ne peut point périr : je suis aussi assuré de son salut éternel que je le suis de vous adresser la parole dans ce moment.

Mes bien-aimés frères ! n'y aura-t-il personne, parmi ceux d'entre vous qui sont restés jusqu'ici étrangers à la vie de la foi, n'y aura-t-il personne qui s'applique ces choses, qui prenne pour lui ces précieuses déclarations de l'évangile, et qui vienne à l'agneau de Dieu pour avoir la vie ?..... Oui, il y en aura : je l'espère, j'en ai la confiance. Malgré tous les sujets de découragement que trouve le ministre de l'évangile dans l'état spirituel de notre église, nous avons la joie de temps à autre de voir quelque

âme qui se réveille de son sommeil de mort, qui sent ses péchés, qui s'en humilie, qui se place sous l'aspersion du sang de l'agneau, et qui trouve dans la croix la vie éternelle. Mais je voudrais davantage ; ces conversions, qui sont isolées et trop rares, ne suffisent pas à la sainte ambition du ministre de l'évangile. Ce n'est pas assez pour vos pasteurs d'avoir à glaner çà et là quelques épis de froment dans un champ où l'ivraie domine : il nous faut, dans une riche moisson, ramasser à pleines mains des gerbes d'âmes sauvées pour l'éternité. Je voudrais que l'église entière, ou du moins en grande majorité, fût convertie ; je voudrais que l'église se levât comme un seul homme, et pleurât ses péchés, et vint se placer sous l'aspersion du sang de Christ ; je voudrais un réveil, non pas seulement de quelques individus qu'il faut chercher de loin en loin et qu'on a bientôt comptés, mais un réveil de l'église. Le moment de ce réveil, appelé par les désirs et les prières de tout ce qu'il y a d'enfants de Dieu parmi nous, quand viendra-t-il ?.... pourquoi ne serait-ce pas à présent ? N'est-ce pas à toi, église réformée de Marseille, que le Saint-Esprit dit par la voix d'un apôtre : « voici l'heure de vous réveiller de votre sommeil. Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera ! » n'est-ce pas au sortir d'une semaine comme celle que nous venons de traverser, que cette voix d'avertissement doit retentir à nos oreilles avec une force nouvelle et irrésistible ? Que d'appels nous avons entendus ! que de moyens de grâce ont

été mis à notre portée ! que de voix différentes sont venues tour à tour proclamer dans cette chaire les mêmes vérités !¹ par combien de motifs de tout genre on s'est efforcé de nous amener à un but toujours le même, qui est de donner notre cœur à Christ ! On nous a fait entendre successivement les tendres invitations de l'amour divin et les déclarations redoutables de la justice ; on a parlé tour à tour à notre intelligence, à notre imagination, à notre conscience, à notre cœur ; on nous a saisis par tous les moyens de prise que l'âme humaine peut offrir ; on nous a montré Jésus pleurant non sur lui qui allait mourir, mais sur nous, pour nous apprendre à pleurer sur nous-mêmes ; on nous a fait assister à toutes les phases de sa passion ; on nous a mis en présence du ciel et de l'enfer ; on nous a placés au pied de la croix de Christ, pour que l'agneau qui a été immolé parlât lui-même à notre cœur ; on nous a montré Christ sortant vainqueur du tombeau et nous appelant à partager sa gloire ; — et qu'est-ce encore que tout cela, auprès de la dernière grâce qui a couronné toutes les autres ? Jésus nous a conviés à sa table : là nous avons pu le contempler et l'entendre d'une manière bien autrement intime que dans la prédication ; là nous avons pu nous approcher de lui comme d'un sauveur présent, nourrir nos âmes de « cette chair qui est véritablement une nourriture, » et les abreuver de « ce sang qui est véritablement un

¹ Prédications extraordinaires de la semaine sainte.

breuvage ; » là nous avons tenu dans nos mains et porté à nos lèvres les témoignages visibles de son sacrifice ; là nous l'avons entendu nous dire dans son muet langage , plus pénétrant , plus puissant mille fois que toutes les paroles : « mon fils , ma fille, donne-moi ton cœur ! » Est-ce que tout cela sera inutile ? est-ce que tous ces appels se perdront dans les airs comme un vain son ? est-ce que la croix aura été en vain dressée dans cette église ? est-ce qu'à la table sainte Jésus nous aura parlé en vain ? est-ce qu'après avoir été un moment remués par tous ces avertissements et toutes ces grâces , nous allons retomber dans notre ancienne indifférence ? est-ce que nos protestants de toutes les classes et de tous les âges ne sentiront pas l'indispensable nécessité de se convertir et de se donner à Dieu ? — Est-ce que nos enfants ne se sentiront pas attirés vers ce Jésus qui leur ouvre ses bras de sauveur et qui dit : « laissez venir à moi les petits enfants ? » — Est-ce que nous ne verrons pas enfin un réveil chez nos jeunes gens , et chez ceux-là même à qui les richesses de ce monde rendent si difficile l'accès au royaume des cieux ? si la prédication ne peut les atteindre , puisqu'ils ne viennent guère dans ce temple, est-ce qu'ils ne seront pas atteints par la prière ? est-ce qu'ils ne se dégageront point , par un généreux effort , des liens honteux du péché ? est-ce qu'ils ne viendront point eux aussi , bravant les railleries du monde , s'humilier devant la croix , consacrer leur jeunesse et leur or à Jésus-Christ ? — Est-ce que nos

jeunes filles, non pas quelques-unes seulement, mais le grand nombre, ne comprendront pas qu'elles ne peuvent aimer à la fois Dieu et le monde ? est-ce qu'on ne les verra pas délaisser les plaisirs frivoles, rejeter les vaines préoccupations et les parures de la femme mondaine, se parer d'humilité et de bonnes œuvres comme il convient à celles qui font profession de servir Dieu, et trouver leur joie à s'asseoir comme Marie aux pieds de Jésus, pour recueillir ses instructions ? — Est-ce que nos pères et nos mères de famille, après avoir reçu l'évangile dans leur cœur, ne sentiront pas le besoin de le faire régner dans leur maison ? après avoir prié eux-mêmes dans le secret, d'établir pour leur famille un culte domestique ? et ne diront-ils pas comme Josué : « pour moi et ma maison nous servons l'Eternel ! » — Est-ce que nos négociants et nos ouvriers, fatigués de travailler seulement « pour l'aliment qui périt, » ne chercheront pas avant tout « la seule chose nécessaire, » ces « trésors du ciel que les vers ni la rouille ne consomment point ? » — Est-ce que nos serviteurs et nos servantes ne voudront pas être avant tout des serviteurs de Christ, fidèles dans l'œuvre qui leur a été confiée, veillant et priant dans l'attente du maître divin ? — Est-ce que nos veuves ne voudront pas toutes être semblables à cette veuve modèle dont parle saint Paul, « qui espère en Dieu et qui persévère dans la prière nuit et jour ? » — Est-ce que nos vieillards ne ressembleront pas à ce pieux Siméon, « en qui était le Saint-Esprit, qui attendait la consolation d'Israël, » et qui pouvait

dire sur le seuil du sépulcre : « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix , selon ta parole , car mes yeux ont vu ton salut » ! En un mot, est-ce que notre église tout entière n'entrera pas dans une vie nouvelle ?.....

O vous qui connaissez la puissance de la prière , priez, priez pour qu'il en soit ainsi ! « Vous qui faites mention de l'Éternel , ne gardez point le silence , et ne discontinuez pas de l'invoquer jusqu'à ce que l'Esprit soit versé d'en haut, que les cieus s'ouvrent pour laisser pleuvoir la grâce , et que le désert devienne un Carmel ! » priez , priez pour que le règne de Dieu vienne au milieu de nous ! qu'il vienne dans nos cœurs , qu'il vienne dans nos familles , qu'il vienne dans notre église ! que l'église entière se réveille , qu'elle s'humilie , qu'elle pleure ses péchés , qu'elle se réfugie sous la croix , qu'elle donne son cœur à Christ , qu'elle glorifie l'évangile par la sainteté de sa vie ! Amen.

Avril 1860.
